

Quinzième festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue — Courts métrages

Le désir dans tous ses états

Élie Castiel

Numéro 187, novembre–décembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

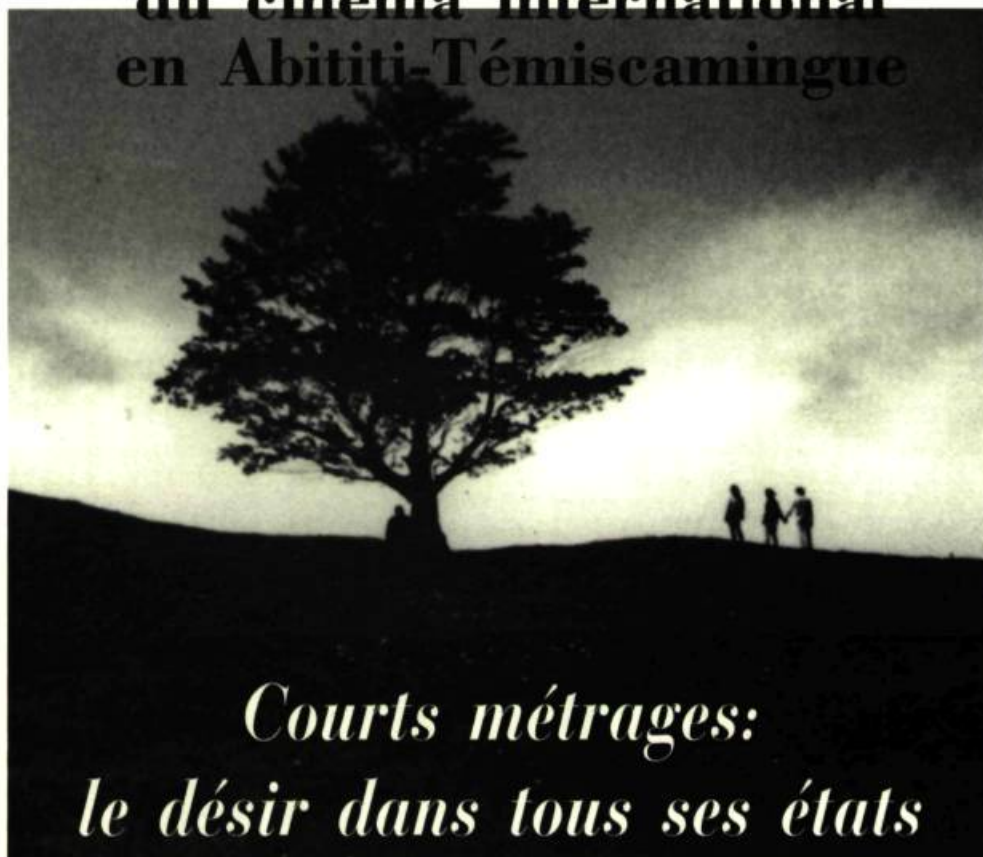
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (1996). Quinzième festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue — Courts métrages : le désir dans tous ses états. *Séquences*, (187), 11–12.

Quinzième festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue



Courts métrages: le désir dans tous ses états

L'Homme perché

Ce qui distingue le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue des autres manifestations cinématographiques, c'est sans aucun doute le nombre impressionnant de courts et de moyens métrages inscrits dans la programmation. Cette année, le temps que nous avons à notre disposition nous a permis d'en voir sept, tous axés sur le désir, l'amour et leurs aléas.

Petit à petit, à partir d'un certain âge, les rides se forment sur notre visage, emportant avec elles les derniers vestiges d'une jeunesse perdue. On plaît moins. On ne nous désire plus. À 64 ans, Minou Petrowski, la doyenne des journalistes et des critiques de cinéma au Québec, se dit terrifiée non pas par la peur de vieillir, mais bien qu'on l'empêche d'exister et d'aimer pour ces quelques plis dont le temps l'a nantie. Devant la caméra de Diane Létourneau, elle se met à nu,

dévoilant ses craintes, ses angoisses et ses désirs avec une vérité crue, brutale, troublante, défiant le plus souvent les conventions. Lorsque dans *La Caresse d'une ride*, elle affirme avec conviction que «toute la sécurité du monde ne vaudra jamais la tendresse et la chaleur qu'on ressent, blottie dans les bras d'un homme», le cri devient urgent, le désir ardent, la solitude insupportable. Pour la cinéaste, c'est l'occasion de transformer l'œil documentaire en un regard intrus, indiscret, poussant le réalisme vers des limites insoupçonnées.

Dans *Claudia*, deux clochards d'une grande ville s'inventent le désir. Tout se passe dans leur imagination, sournoisement nourrie de magazines féminins et de leurs créatures de rêve. Richard Schroeder expose ses deux protagonistes dans toute leur humanité, aussi puante et vulgaire soit-elle. Il y a là un intéressant jeu de con-

trastes qu'une photographie en noir et blanc ne fait qu'accentuer.

À la campagne, par contre, l'amour (ou le désir) peut surgir du hasard. Alain DesRochers nous le prouve avec un brin d'espèglerie dans *L'Oreille de Joé* où un jeune homme se coince bêtement la tête entre les barreaux du balcon de la maison familiale. La fille qu'il aime (ou qu'il désire) finira par le libérer. Explorant certains comportements possibles face à l'amour, le jeune cinéaste invente des personnages caricaturaux qu'il manipule à sa guise, leur confiant la tâche de servir de guide «pédagogique» à un individu qui a bien besoin des autres pour apprendre le sens de la vie.

Avec *L'Homme perché*, Stefan Pleszczyński proclame l'amour de la terre et des origines par le biais d'une histoire de réconciliation entre les membres d'une famille. À l'occasion d'un inci-



L'Oreille de Joé

dent impliquant le père, deux sœurs et leur frère retournent à la ferme de leur enfance où ils vont être témoins d'étranges événements. Ils vont aussi découvrir les valeurs qu'une existence «urbaine» leur avait dérobées. Et pour le jeune cinéaste, cet étrange périple lui permet de filmer la nature comme on l'a rarement fait auparavant. Mélant avec adresse drame et comédie, il oppose constamment l'urbanisation et l'aspect rural, l'ancien et le moderne. Un tour de force qui malgré quelques longueurs s'avère une expérience enrichissante pour l'esprit.

Le désir d'évasion, d'aller plus loin, de se créer un meilleur avenir est ce qui préoccupe le personnage du père dans *La Roue* (I Róda) de Kalliopi Legakis. Ici, les rêves de l'ailleurs et la sérénité des lieux tranchent sur l'agressivité des rapports humains que la découverte, peut-être rêvée, d'un petit coffre rempli de pièces de monnaie va changer en conciliation et accalmie.

Dans *Biouel* de Sophie Langevin et Jacques Raybaut, le même désir est beaucoup plus accompli, plus assumé. Installé sur une île de la côte bretonne, et attendant sa femme, un retraité

va bâtir la maison de leurs rêves. Le tour de force de ce film est de laisser le spectateur en constant sursis, obsédé par sa curiosité devant la construction de l'homme, jusqu'au dénouement d'une hilarité déroutante. On soulignera également le remarquable apport de la direction photo.

Et dans *Picoti Picota*, Manon Briand travestit l'amour en acte meurtrier alors que la petite Adèle va perdre son enfance et son innocence par un concours de circonstances malheureuses que nous ne vous dévoilerons pas. Il y a chez cette jeune réalisatrice au talent fort doué un constant souci du détail et un sens calculé de la narration qu'elle avait déjà montrés dans *Les Sauf-conduits* et qu'elle montre à nouveau à ce même festival dans un des sketches de *Cosmos*. Manon Briand appartient à cette génération de cinéastes qui sont en train d'établir les paramètres du nouveau cinéma québécois, un cinéma où la forme tient absolument à s'harmoniser avec le fond et dont les premiers résultats s'avèrent déjà fort concluants.

Élie Castiel

VOIX OFF

Dialogues intérieurs



Suzanne Guy

À l'origine, le film devait s'intituler «Le pire et le meilleur». Mais après quelques projections test, la réaction de l'auditoire m'a fait changer le titre pour *Du cœur à l'âme avec ou sans Dieu*.

Je voulais faire un film sur la réconciliation de nos côtés les plus complexes et les plus conciliants, sur l'unification intérieure de l'individu. Malgré nous, les voies sinieuses de notre vie nous obligent tôt ou tard à découvrir le sens de notre existence. C'est ainsi que j'ai réuni huit personnes, quatre hommes et quatre femmes qui, à un certain moment de leur vie, ont entrepris un voyage pour donner un sens à leur vie et au monde dans lequel ils évoluent.

Il ne s'agit pas d'un retour à Dieu, mais peut-être bien d'un questionnement qui m'a semblé urgent lorsque j'ai découvert que parmi les gens que je connaissais, certains se sentaient insatisfaits, dépressifs, troublés. Après avoir passé par les prédicateurs ou les prêtres, les gens continuent à s'interroger et à vouloir entreprendre des cheminements personnels. Mais il est rare que ces mêmes personnes en parlent. Ils vont vivre une expérience, mais ne l'établiront pas au grand jour.

Ces hommes et ces femmes, d'âge et de classes sociales divers, nous font partager l'itinéraire sur lequel ils se sont engagés. Ils livrent devant la caméra leurs émotions les plus intimes. Pour certains, ce voyage a été ardu, éprouvant et difficile. Pour d'autres, il a servi de thérapie.

Suzanne Guy